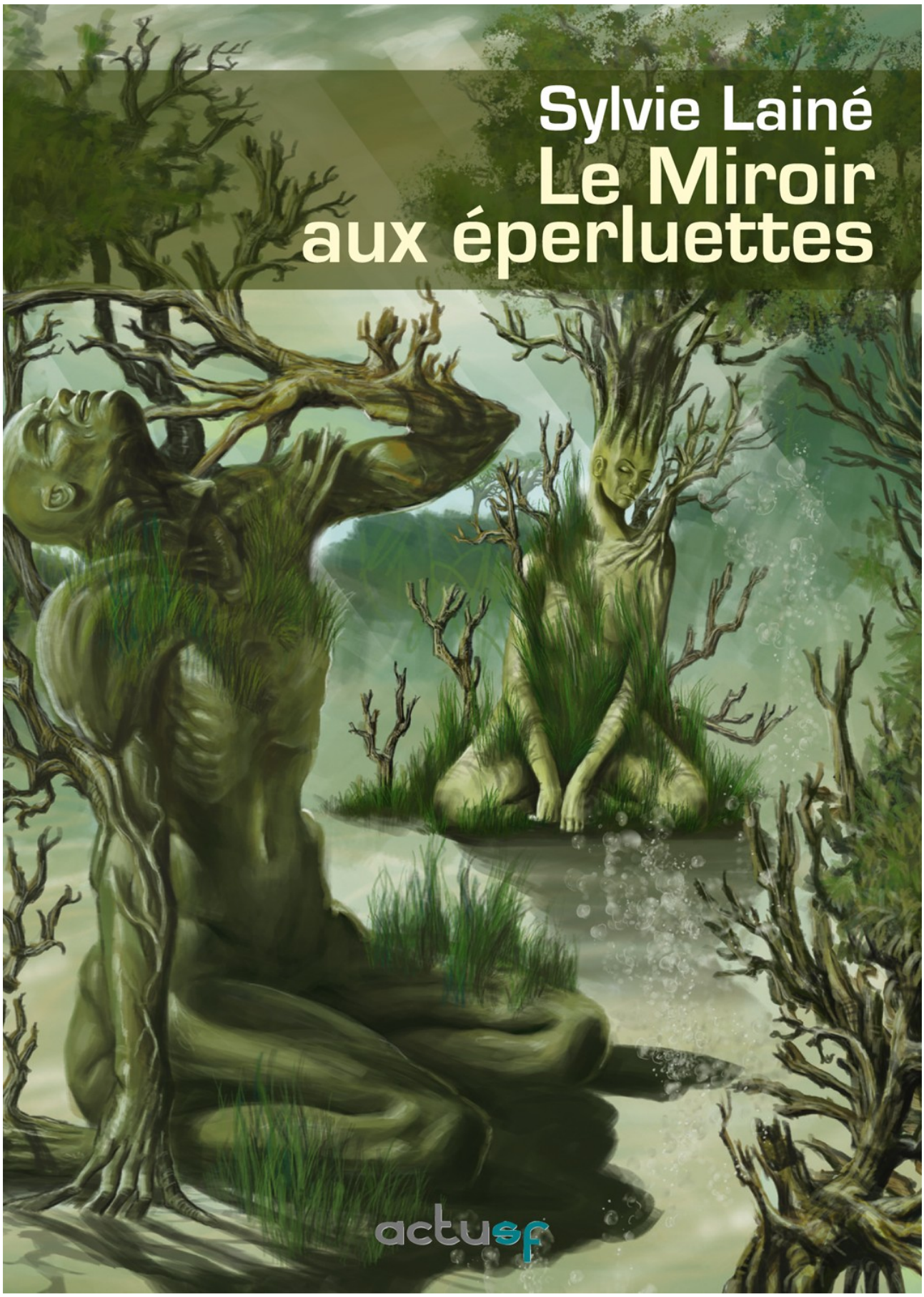

Extrait de la publication

présente

Le Miroir aux éperluettes

Sylvie Lainé

Préface.....4

La Bulle d'Euze.....6

La Mirotte.....12

Thérapie douce.....21

Question de mode.....25

Un Rêve d'herbe.....28

Un Signe de Setty.....31

Remerciements.....44

Extrait de la publication

Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

Extrait de la publication

Préface

LE COMPLEXE DE WENDY

La psychanalyse parle de complexe de Peter Pan pour caractériser les enfants angoissés par l'idée de grandir et les adultes qui demeurent irrévocablement attachés au monde de l'enfance. Mais il existe un pendant à cette attitude, qui n'est décrit nulle part sous cette forme, à ma connaissance,et que les textes de Sylvie Lainé illustrent superbement. J'ai choisi de le baptiser « le complexe de Wendy ».

Le mot complexe est ici à prendre au sens de complexité, plutôt que dans son acception psychanalytique. Malgré les apparences, les histoires réunies ici sont tout sauf simples ; elles sont nées de questions, de désirs

et de doutes, d'une recherche de l'autre par tous les biais possibles ; du passage de l'intime vers le groupe, du « moi » vers le « vous »… Il y a toujours un solide argument narratif dans chaque texte – un besoin d'interroger, de comprendre, qui pourrait conduire à des textes engagés, voire militants. Mais l'approche choisie, la règle du jeu, est tout autre : c'est celle de Wendy.

Le complexe de Wendy est avant tout fait de légèreté assumée. D'acceptation de ce que la réalité peut avoir d'inéluctable, avec le petit pincement au cœur qui va bien, mais en refusant d'endosser le costume terne de ceux qui ne jouent plus. Celles qui choisissent de ne pas grandir tout à fait, afin de servir de passeur entre le monde de l'enfance – fantasmé – et celui des adultes, auquel elles n'ont pas vraiment l'impression d'appartenir. Les Wendy ne sont plus tout à fait des enfants perdus, mais elles n'hésitent pas à s'abandonner elles-mêmes en cours de route pour devenir autres, sans se perdre tout à fait. C'est l'attitude des gens qui s'attardent près des manèges, pour s'offrir un dernier tour au cas où l'occasion se présenterait, mais qui cèdent leur place sans regret, en souriant. C'est peut-être là que réside le secret de ces histoires : dans ce mystérieux demi-sourire qui glisse parfois sur les lèvres des héroïnes, comme une trace de baiser.

Les six nouvelles rassemblées dans ce recueil sont donc des univers ludiques, des coffres à jouets. Tout y est un peu plus coloré, intense, brillant et parfumé que dans la réalité. Ce sont des mondes à part, sans tiédeurs ni lenteurs inutiles, qui sentent la mer ou la barbe à papa. Pas de doute, nous sommes au pays de l'enfance fantasmée, ce territoire des gamins trop vite montés en graine qui gardent la nostalgie du pays imaginaire, malgré leur envie de grandir.

D'ailleurs, depuis l'aube des temps, on voit s'affronter plusieurs catégories de personnages dans les chambres d'enfant : les grandes personnes qui veulent à tout prix mettre un peu d'ordre et ranger avec soin l'étagère des peluches, les enfants qui se contentent de s'amuser avec, de les lancer en l'air comme des bulles de savon sans se soucier de les ramasser une fois retombées, et celles qui jouent à la maman, qui rhabillent les poupées pour qu'elles ne prennent pas froid. Une même nursery peut accueillir les enfants perdus ou la fée Clochette – symbole du désordre, y compris dans ce qu'il peut avoir de cruel et gratuit – et la merveilleuse Wendy, qui range, ravaude, répare et débarbouille, afin que les jeux puissent reprendre le lendemain, pour l'éternité. Elle sait ce que c'est que grandir, elle s'y est préparée, même si elle fait de son mieux pour retarder l'échéance pour les autres.

Extrait de la publication

Ce recueil parle de tout cela, et il en parle de façon merveilleuse.

Les histoires que raconte Sylvie Lainé n'ont que l'apparence de la simplicité. Comme tous les terrains de jeu, elles ont leurs dangers, leurs pièges, leurs bacs à sables mouvants. Sous la légèreté apparente du propos se cache une gravité d'enfant qui s'amuse et qui se presse de tirer tout ce qu'il peut de son coin d'île aux trésors, avant que le soir tombe et qu'on le rappelle à ses devoirs. Les Wendy de ces histoires jouent souvent à la grande personne, mais ce ne sont plus tout à fait des enfants non plus. Elles sont trop souples, trop ouvertes au monde. Elles acceptent de choisir sur un coup de tête, mais elles assument leur choix. Elles ne s'embarrassent pas de circonlocutions mais elles vont droit au cœur. Beaucoup des personnages centraux ont une perception « idéale » du moment, une compréhension intuitive de ce qui est susceptible de se passer. Comme celle qui cherche un jardin dans « un rêve d'herbe », par exemple. Ou l'héroïne d'« un signe de Setty ». Elles savent instinctivement – c'est peut-être aussi le résultat d'une vie à écouter – déceler les fêlures et dire ce qui est vrai.

Dans chacun des textes rassemblés ici, il y a un instant de basculement autour duquel tout s'articule – en général une rencontre. Chaque histoire se déroule comme une chorégraphie, avec ce qu'il faut de brisures ou de heurts, et de points d'immobilisation. Ces instants d'équilibre instable, fragiles, ont une façon délicieuse de se dérober, de n'être que ça. Ils s'incrustent pourtant dans l'oreille du lecteur qui se dit avec étonnement «j'aurais aimé être là ». Mais il peut apercevoir, par les entrebâillements du texte, un petit coin de jardin, et entendre la musique en sourdine. Ce sont des histoires qui se fredonnent autant qu'elles se lisent. Des textes qui écoutent – qui ne se contentent pas de raconter mais qui laissent la place au lecteur pour s'y glisser.

Le recueil semble constitué d'instants parfaits, de ballons multicolores soufflés en riant. On y trouve des cocktails gorgés de souvenirs, qu'une goutte triviale d'eau de Javel suffit à raviver ; des yeux pour ne pas voir ; des philtres d'amour et des conseils pour s'habiller. Beaucoup d'univers de poche, aussi, des endroits privés : jardins ou ptimondes, terrasses de café enveloppées de soleil… On nous y invite, non en voyeur mais en complice. L'histoire, une fois posée, se cristallise autour de ces instants et de ces lieux, elle s'enroule en spirale comme la route dorée du magicien d'Oz, et la narration proprement dite peut alors commencer. On parle alors de choses graves, sans avoir l'air d'y toucher. Pendant qu'on ne regardait pas, Sylvie Lainé en a profité pour tresser en trois dimensions des flocons de barbe à papa, afin d'obtenir un nuage de sucre filé dans lequel on se retrouve délicieusement englué. C'est Wendy qui mène la danse, mais elle n'est jamais cruelle. Juste taquine. Pour la beauté du jeu.

Il en va de même pour l'écriture. Les phrases apparemment limpides sont truffées de tourbillons invisibles. Aucun effet de manches, pourtant, pas la moindre tricherie. Le style de Lainé n'est que le filet d'air qui fait s'envoler l'histoire. On ne le distingue pas, il est tout juste caressant comme un souffle. Mais chaque texte a été écrit avec le sérieux d'un enfant immergé dans son jeu : en état d'acuité, de sincérité et d'exigence extrême. C'est en particulier vrai pour les dialogues : chaque réplique est une urgence, rien n'est gratuit, même, et surtout, ce qui apparaît comme léger ou insubstantiel.

Certains écrivent pour changer le monde, ou pour le rendre compréhensible. Sylvie Lainé se contente de cueillir une poignée d'instants, de les lustrer d'un revers de manche élégant avant de les relâcher dans la nature. Comme une Wendy, elle nous ouvre son coffre à jouets, transforme les cartes de ses îles aux trésors en cerfs-volants. Et les histoires dont elle nous fait cadeau ne se refermeront jamais tout à fait.

JEAN-CLAUDE DUNYACH

Extrait de la publication

La Bulle d'Euze

Elle venait presque tous les mercredis, à cinq heures. Une belle femme rousse, avec des jambes interminables. Toujours seule.

Jamais je n'avais osé lui parler, encore moins venir à sa table. Elle m'intimidait.

Elle ne s'asseyait pas toujours au même endroit. Dès les premiers rayons de soleil, elle s'installait dehors, à la terrasse, même s'il faisait froid. En hiver elle cherchait les coins les mieux éclairés, les reflets de lumière. Mais cela, j'ai mis longtemps avant de le comprendre.

Il m'a fallu des mois pour vraiment la remarquer et commencer à m'intéresser à elle. Pour déchiffrer pas à pas les jours, les heures, et surtout la lumière. J'ai appris à arriver juste avant elle, à essayer d'imaginer où elle irait s'asseoir, à l'attendre en flânant avec mes lunettes noires ridicules. Lorsqu'elle avait choisi sa chaise, je trouvais une table pas trop loin. De toute façon, elle ne regardait jamais les autres clients.

Je n'ai plus quinze ans depuis longtemps, et d'habitude je suis un homme raisonnable, mais j'ai adoré tous ces instants où elle m'a fait jouer à l'agent secret.

Elle n'était pas vraiment jeune, mais pas vieille non plus. Flamboyante, avec sa chevelure et ses tuniques colorées. Plutôt élégante, un brin exotique. Ses yeux me fascinaient. Quand elle arrivait, elle avait le regard fiévreux et concentré, presque avide. Elle avait un geste infime du doigt, auquel le garçon répondait par un léger hochement de tête.

Un moment plus tard, il revenait avec sur un plateau un grand verre rempli d'une étrange boisson jaune paille. Quelque chose d'inégalement translucide, avec des reflets irisés. Il posait devant elle le verre et une soucoupe de cacahuètes, avec une précaution inhabituelle. Leurs regards se croisaient brièvement, mais jamais je ne les vis échanger un mot.

Elle ne touchait pas aux cacahuètes. Elle prenait le verre avec respect entre ses deux mains, doigts tendus, sans l'envelopper, sans le soulever non plus. Puis elle le lâchait, ouvrait son sac à main, en sortait une minuscule fiole sombre et lâchait une unique et précieuse goutte de son contenu dans la boisson.

Alors il se passait une chose étrange. Ça se mettait à bouillonner dans le verre. On voyait naître un petit maelström mousseux, comme une tempête de grêle miniature, qui devenait tout nébuleux et chatoyant.

Alors elle commençait à regarder le liquide, longtemps. Elle déplaçait parfois le verre pour jouer avec la lumière et attraper dans le liquide les reflets de soleil. Quand elle parvenait à en capturer un, ses yeux s'illuminaient en même temps que le liquide doré.

J'ai fini par me décider à demander au garçon, un mardi, ce qu'elle buvait. Il a haussé les épaules en me disant que ce n'était pas sur la carte. J'ai insisté, insisté, j'ai fini par sortir quelques billets. Il les a ramassés en soupirant et a disparu vers la cuisine.

Il est revenu un peu plus tard avec un grand verre jaune paille, et une lettre manuscrite.

La lettre disait :

Extrait de la publication